

**Notes de l'école de communauté
avec Davide Prospero et S.E. Monseigneur Filippo Santoro
en visioconférence, 23 mars 2022**

Texte de référence : L. Giussani, Dare la vita per l'opera di un Altro, BUR, Milan 2021, pp. 26-66.

Les pages indiquées dans le texte qui suit se réfèrent à la traduction française de la première partie du livre, disponible sur le site <https://francais.clonline.org>

Davide Prospero

Bonsoir ! Avant de vous présenter la partie du texte de l'école de communauté que nous aurons à travailler dans les prochaines semaines, nous aimerions revenir brièvement sur le résultat du parcours réalisé jusqu'à présent et sur les questions que vous avez soulevées. Nous avons reçu de nombreux retours suite au travail effectué individuellement, ou en groupes : certains sous forme de témoignages, d'autres sous forme de commentaires, d'autres encore - la plupart - sous forme de questions précises et sincères, signe du sérieux de la comparaison qui a été faite et de la richesse de la réflexion qui a été menée. La proposition qui nous a été faite ne nous a pas laissés indifférents. En effet, au-delà des contenus spécifiques, un facteur ressort clairement des courriels : ceux qui ont écrit se sont laissés toucher et mettre en mouvement personnellement par ce texte de Giussani, par ce début d'école de communauté. Les nombreuses demandes témoignent d'un désir de s'identifier avec l'expérience de don Giussani, de ne pas « laisser courir » quand on ne comprend pas quelque chose, de comparer la proposition avec soi-même, bref, de ne pas perdre de temps, de cheminer.

Je résume les questions les plus récurrentes, en les formulant plus simplement :

1. « Dieu est tout en tout »

Ce « Dieu est tout en tout », comment le découvrir, où le voir, quel chemin faut-il faire pour en prendre conscience ?

Deuxièmement, comment la conscience que « Dieu est tout en tout » influe-t-elle sur la vie ? Une personne a écrit, par exemple : « Face au mal immense de la guerre que nous voyons et qui nous menace, quelle est l'incidence du fait de reconnaître, de s'arrêter pour découvrir dans les recoins de notre journée que Dieu est tout en tout ? »

De la même manière : « Quel est l'impact sur l'existence du fait de partir de l'ontologie, comme cela nous a été suggéré ? En quoi, partir de l'ontologie est-il une aide pour vivre ? »

2. Panthéisme

Alors que le nihilisme nous semble plus clair, le thème du panthéisme a soulevé de nombreuses interrogations, sous différents aspects.

Le texte dit : « Le nihilisme et le panthéisme détruisent ce "moi" qui définit la dignité de l'homme, ils le dégradent à l'aspect d'animalité » (p. 6). Comment s'apercevoir que nous sommes en train de céder à la position définie comme « panthéisme » ? Comment cela se manifeste-t-il ? Après tout, il semblerait que ce ne soit pas si mauvais de penser être une partie indistincte de Dieu.

Ou bien : lorsqu'on dit que « Dieu est tout », cela se comprend. Mais quand on dit que, d'un point de vue passif, « tout est Dieu », n'y a-t-il pas un risque de confusion avec le panthéisme ? Qu'est-ce que cela veut dire que « tout est Dieu » ?

3. Demande d'être et extranéité

Que signifie « demander d'être ? » « D'habitude, » écrit une personne, « la prière pour moi est une demande d'aide et non une demande d'être. Qu'est-ce que m'échappe ? »

Giussani écrit : « Au lieu de la familiarité de Dieu, qui se promène avec Adam et Ève dans la brise du soir, nous avons le *choix de l'aliénation*. Au lieu de marcher avec Lui, Adam et Ève ont suivi un

étranger, quelque chose d'étranger à leur propre expérience » (p. 9). La question est : « Mais pourquoi l'homme cède-t-il au choix de l'extranéité ? ». Et encore : « Comment combattre cette extranéité par rapport à notre propre expérience ? ».

Je remercie monseigneur Filippo Santoro, qui nous aidera ce soir aussi dans notre travail, tout d'abord en répondant à ces questions et en nous introduisant ensuite à la partie suivante du texte *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, qui nous travaillerons dans les semaines qui viennent jusqu'aux exercices de la Fraternité.

Filippo Santoro

Merci, Davide. Je commencerais par un *Gloire* à l'Esprit Saint, à la Très Sainte Trinité, afin qu'Il nous éclaire sur ce chemin de l'école de communauté. Récitons-le ensemble.

Gloire
Veni Sancte Spiritus

Introduction (reprise de la première leçon)

Une salutation cordiale à tous.

Comme Davide l'a dit, la rencontre de ce soir se déroulera en deux parties : dans la première, je répondrai aux questions qui ont été posées, et dans la seconde, je présenterai le nouveau texte de l'école de communauté sur « Le Christ tout en tous ».

Tout d'abord, mes compliments pour les deux chants d'entrée et, en particulier, pour celui, bien chanté, d'Amália Rodrigues, *Foi Deus*, car ce fado exprime très bien comment « Dieu est tout en tous ».

Avant de répondre aux questions, je voudrais mettre l'accent sur l'attitude à adopter pour nous faire entrer dans la compréhension du texte de don Giussani. Cette attitude m'a été suggérée grâce à une discussion préparatoire que nous avons eue, au cours de laquelle j'ai souligné l'exigence de comprendre ce qui poussait Giussani quand il fit cette intervention en 1997. Pour clarifier cette attitude fondamentale, je pars d'un document qui m'a été fourni par Alberto Savorana et qui se trouve dans le livre *Vita di don Giussani* (Vie de don Giussani, *ndt*) au chapitre 32, intitulé « La vieillesse a éclaté en moi » (pp. 975-977 et pp. 986-989).

Alberto écrit :

« Le mois de juin 1996 restera dans la mémoire de Giussani comme étant fondamental pour sa vie. Il en parle longuement un an plus tard. Lors d'une rencontre avec les moines bénédictins de la Cascinazza, (un monastère au sud de Milan, *ndt*) il leur révèle avoir fait une découverte : « La vieillesse a éclaté en moi ». [...] Il poursuit : « Le Seigneur m'a fait soudainement comprendre, et, par conséquent, a soudainement fait jaillir en moi, la conscience de l'âge qui passe [...] à soixante-quatorze ans exactement ». [...] à un moment donné, il a dû se rendre à l'évidence. Pour Giussani, cette reddition a une date précise : « Un certain jour de juin de l'année dernière (1996, *nda*), cette conscience s'est éveillée en moi ». À cette époque-là, Giussani se voit contraint de se faire aider pour ses besoins quotidiens, et pense : « [...] regarde, [...] quelle fin ! L'homme réduit à rien ! ». Cette considération, admet-il, est liée au fait que « le nihilisme est la tentation qui sous-tend, de façon la plus brutale qui soit, toute la mentalité d'aujourd'hui ». Quelques instants plus tôt, Giussani avait écouté Beethoven et il se met donc à penser que même « Beethoven qui écrit la neuvième symphonie va finir ainsi, il finit ainsi ! La *Divine Comédie* de Dante... Ils finissent ainsi ». Mais, il a dans le même temps, un mouvement

de rébellion en lui : “C’est impossible”, pense-t-il, et il se demande immédiatement s’il existe quelque chose qui affranchit de ce néant : “Et il m’est venu à l’esprit, aussi clairement que si je touchais le visage de ma mère : le moi, le moi ! Quand je dis ‘je’, je ne suis pas comme ça”, c’est-à-dire un néant. À une autre occasion, Giussani racontera cette même expérience avec des mots différents : “*Corpus quod corrumpitur aggravat animam*, dit la Bible : le corps qui se corrompt alourdit l’âme, pèse sur l’âme. Mais surtout pour moi-même, je disais : ‘Ce n’est pas possible que je finisse ainsi ! Qu’y a-t-il au-delà de ce physique corruptible ? Au fond, qu’est-ce que cette réalité qui est ma – ma ! – réalité ? [...]’. Le ‘moi’”. Cette semaine de juin, passée à effectuer des examens médicaux, fut pour Giussani pleine de découvertes, comme cela lui arrive depuis un moment. En effet, “Dieu, au cours de ces trois ou quatre dernières années, m’a fait déborder de pensées, d’intuitions, plus que dans toute mon histoire, l’histoire que j’ai eue”. Mais cette circonstance lui a, surtout, ouvert la voie vers la solution du problème : “Le lendemain, après une nuit passée à réfléchir à ces choses, j’ai compris soudain pourquoi saint Paul dit que ‘Dieu est tout en tout’. Si Beethoven, Dante et moi, nous finissons tous en poussière”, et si, par ailleurs, Dieu est tout en tout “de manière si intégrale, moi qui suis-je, ma mère qui est-elle ?”. Giussani pense : “Ou bien apparence, et par conséquent, rien, comme Anchise [une ombre, *nda*] dans les bras d’Énée, ou bien, partie du tout. Nihilisme et panthéisme sont les deux extrêmes de la pensée humaine. Ou partie du tout, ou rien”. Giussani révèle aux moines : “Je n’avais jamais fait ce raisonnement consciemment, auparavant. Je l’ai fait l’année dernière en juin”. [...] Tout semble se dérouler, comme si, à travers les limites imposées par l’âge, le Seigneur faisait faire à Giussani l’expérience d’une vertu, qu’en vérité, il ne s’est jamais lassé de pratiquer : l’obéissance, à la manière de Jésus. *Christus, factus oboediens usque ad mortem*, c’est-à-dire que le Christ rendu obéissant jusqu’à la mort, en acceptant la croix, “a démontré sa vérité. ‘Dieu est tout en tout’, mais ‘le Christ est tout en tous’. Qu’est-ce que cela signifie ? Que le Christ est l’homme à partir duquel on comprend qui est l’homme et qui est Dieu” ».

Le texte poursuit :

« Ces exercices spirituels [de 1997] constituent l’un des sommets les plus hauts de la réflexion de Giussani, un corps à corps radical avec les interrogations qui, depuis toujours, ont traversé, et traversent, la pensée humaine, philosophique ou pas. Comme nous l’avons vu, Giussani ne craint pas de penser, il ne recule pas devant les questions qui découlent de l’expérience humaine, la sienne et celle des autres, et dans ces leçons il fait preuve d’une audace exemplaire. Ce n’est pas par hasard qu’il en parlera comme de ses exercices les plus “réfléchis” (comme il le dira le 15 novembre 1998, en s’adressant à un groupe de novices des *Memores Domini (laïcs consacrés ndt)* : “Relisez les exercices de la Fraternité de l’année dernière, parce que je crois que c’est l’expression la plus avancée de notre façon de concevoir la vie, de notre façon de ressentir”). Nihilisme et panthéisme sont deux tentations permanentes de la pensée humaine face à la question de l’origine et de la consistance des choses, mais surtout de la réalité du moi : ce sont les versions opposées d’une même défaillance de la raison qui, incapable d’affronter le problème posé par l’existence, par le fait d’exister, nie ou dissout ce qu’il s’agirait d’expliquer. Pour les milliers de participants aux exercices, c’est un témoignage exceptionnel de le voir affronter à cette profondeur inédite, vertigineuse, les questions que sa situation rend urgentes et que tout homme ne peut pas ne pas ressentir comme décisives, face auxquelles la raison a la tentation de réduire, de fermer » (A. Savorana, *Vita di don Giussani*, BUR, Milan 2014).

Par conséquent, plus que la compréhension analytique de chaque passage, la vraie question est celle de l'impact avec un événement, avec l'attitude avec laquelle don Giussani s'est mis face à ces problèmes. Cette attitude puissante de don Giussani face à la vie, avec les deux grandes tentations - nihilisme et panthéisme – s'est clarifiée par la suite grâce à un message que j'ai reçu d'une amie espagnole, dans lequel elle m'écrit : « C'est ça la méthode de Giussani. À cette époque-là, marqué par la vieillesse, par le poids de la maladie, par les limites physiques qui l'obligent quotidiennement à penser aux choses qui passent, déclinent, finissent, que fait cet homme ? Est-ce qu'il commence à se plaindre ? À maudire Dieu ? Se résigne-t-il ? Non. Au lieu de battre en retraite, de se résigner ou de subir les circonstances, il réagit dans un mouvement de révolte, en dépassant les apparences et en s'engageant lui-même avec son intelligence dans la recherche de la vérité, déjà connue mais encore à redécouvrir dans sa profondeur intérieure. Les deux leçons de cette année 1997 témoignent de la conscience de soi d'un homme face à la grande Présence. Lui qui était brisé, qui craignait que ses difficultés, de diction notamment, ne rendent problématique la compréhension de ses paroles. Alors, que fait-il ? Il décide d'enregistrer les leçons et de les préparer plus soigneusement car il avait l'ardent désir de continuer à parcourir passionnément un chemin avec ses amis - Giussani nous aimait déjà tous - même "ceux que je connais peu, ou pas du tout, mais avec lesquels je me sens profondément uni". Pendant qu'il approfondit, don Giussani a à l'esprit chacun de nous, il veut nous arracher à la tentation du nihilisme et du panthéisme, à la dissolution du moi (au fond, pour faire ce qui nous arrange). Quelles étaient ses préoccupations ? Ce n'était pas : "Quand vais-je mourir, si je ne pouvais plus marcher et n'arrivais plus à parler". Il avait deux préoccupations : qu'est-ce que Dieu pour l'homme et comment pouvons-nous Le connaître ? Même si sa condition physique était douloureuse et terrible, sa passion pour le fait chrétien l'a fait se surpasser pour nous. Si tout disparaît, quel sens cela a-t-il de vivre ? Le sens est clair, le sens est qu'il y a Quelqu'un qui nous a appelés et nous a créés : "Veux-tu exister ?". Et puis Il a dit : "Tu m'aides ?", comme don Giussani te l'a dit à toi, don Filippo : "Irais-tu volontiers au Brésil ?". Et tu as raconté l'impact que cela a eu sur toi de voir ces 52 jeunes confier toute leur vie au Christ ».

Cette certitude doit toujours être cultivée, et nous le faisons à travers l'école de communauté. Il faut donc avoir une attention particulière pour apprendre les contenus de l'école de communauté : j'insiste sur le fait que, plutôt que de saisir tous les passages de manière analytique, il s'agit de percevoir l'impact de l'être. Qu'est-il advenu de l'être que je suis ? Est-il réduit à néant ? Se dissout-il dans le tout (qui constitue une autre forme confuse pour être réduit à rien), et alors je n'existe plus ?

Passons maintenant à la réponse aux questions les plus récurrentes signalées par Davide.

1. « Dieu est tout en tout »

Comment devenir conscients que Dieu est tout en tout ? Nous nous le sommes dit maintes fois : cela émerge dans l'expérience. Nous ne nous sommes pas faits et ne nous faisons pas tous seuls, les plus belles choses de la vie, les rencontres décisives, nous sont données comme un don. Nous ne pouvons pas ajouter un seul jour à notre existence, la personne que nous aimons peut nous être enlevée en un instant. Bref, chaque jour, selon des modalités et des intensités diverses, l'expérience nous dit que la vie est le don d'un Autre, que la réalité est don d'un Autre. Nous en faisons l'expérience, que ce soit lorsque le Mystère nous apparaît ouvertement comme bon, ou lorsqu'il semble cacher son visage, comme lorsque nous avons perdu des êtres chers à cause du Covid. Mais où seraient nos proches si, au commencement, il n'y avait pas cet Être qui les a créés et les a fait pour toujours ? Il les a faits pour toujours ! C'est donc l'expérience - même quand elle est dramatique et douloureuse - qui nous révèle l'origine bonne de notre vie, la consistance de notre être.

Dans la tragédie de la guerre, face à laquelle nous sommes ces jours-ci, deux choses que nous avons dites dans la leçon émergent avec une clarté violente.

- Tout d'abord, le mystère de la liberté de l'homme, qui peut rejeter le « Dieu tout en tout » ; le péché est la négation du Dieu qui est tout en tout, c'est comme si on se substituait à Dieu, c'est le mystère de la liberté de l'homme qui peut rejeter Dieu qui est tout en tout.

- Deuxièmement, le mystère du fait que, néanmoins, Dieu autorise, permet ce mal, parce qu'il ne se substitue pas à la liberté de l'homme. Ici, nous sommes aidés par les paroles de Benoît XVI dans *Deus Caritas Est*, n° 38 : « Souvent, il ne nous est pas donné de connaître la raison pour laquelle Dieu retient son bras au lieu d'intervenir [pourquoi n'intervient-il pas dans cette situation folle de l'Ukraine ?]. Il ne nous empêche pas non plus de crier, comme Jésus en croix : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?” (Mt 27,46). Dans un dialogue priant, nous devrions rester devant sa face avec cette question : “Jusques à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu ?” (Ap 6, 10). C'est saint Augustin qui donne à notre souffrance la réponse de la foi : [...] Si tu le comprends, alors il n'est pas Dieu - [mais c'est ta mesure]. Notre protestation ne veut pas défier Dieu, ni insinuer qu'en Lui il y a erreur, faiblesse ou indifférence [...]. Les chrétiens continuent de croire, malgré toutes les incompréhensions et toutes les confusions du monde qui les entoure, en la “bonté de Dieu et en sa tendresse pour les hommes” (Tt 3,4) », qui se manifeste, qui est entré dans notre histoire et qui est devenu proche de chacun de nous. Mais vous voyez toutes ces choses contradictoires ? Le désastre de la guerre et l'accueil que l'Europe réserve aux réfugiés, l'accueil que certains d'entre nous réservent à notre amie venue d'Ukraine en bus avec ses enfants après un voyage de 50 heures. Il y a un cœur qui bat, un cœur qui palpite !

Partir de ce jugement, d'une part, ne nie pas l'abîme du mystère dans lequel nous sommes plongés, d'autre part, cela nous fait expérimenter qu'à l'intérieur de cet abîme naît une humilité, une force d'acceptation, une force de jugement sur les choses, un élan de charité et d'accueil.

Voici donc la réponse à la question sur l'impact de l'ontologie sur l'existence. C'est qu'elle nous pousse à demander l'être. C'est avec cette question que nous participerons au grand geste de la Consécration au Cœur Immaculé de Marie de la Russie et de l'Ukraine, le 25 mars, avec le pape François, un geste qui place, à l'origine de notre jugement, un moment de demande et de prière pour la paix.

C'est le fait de partir de l'ontologie qui nous pousse à accueillir les Ukrainiens (comme le font beaucoup de nos familles ; ici même, à Tarente, j'ai accueilli dix femmes avec leurs enfants dans le centre de nuit du diocèse ; et puis il y en a beaucoup d'autres qui ont ouvert grand leur cœur), à accueillir les enfants, le mari, l'épouse, le voisin ou le collègue qui demande notre pardon. Mais qui nous en rendra capables si ce n'est l'Esprit, et comment pourra-t-il nous aider si nous sommes aliénés envers nous-mêmes puisque « tout conspire à faire sur nous le silence » et que nos journées sont secouées par ce qui arrive et, dernièrement, par le pouvoir ? Nous sommes sollicités pour ne pas prêter attention à l'ontologie, à la constitution de notre être ; nous sommes distraits, distraits ! Par conséquent, partir de l'ontologie nous remet dans la position juste.

Le matin, recommençons avec la prière de l'*Angélus* : faites mémoire du Verbe qui se fait chair, c'est-à-dire de l'ontologie qui entre dans l'histoire, dans notre vie ; fixez un instant votre attention sur le Tu devant lequel vous êtes, sur le Tu qui vient à notre rencontre avec la lumière. Cet instant, ensuite, « travaille la terre de la journée » - selon une grâce mystérieuse - et peut rendre plus facile le pardon, la reprise, peut-être le courage d'une réponse différente, ou d'un silence. Repartons de l'ontologie dès le matin, en nous mettant devant le Tu.

2. Panthéisme

Le thème du panthéisme a soulevé de nombreuses interrogations. Nous devons toujours penser que chaque erreur est une vérité devenue folle. Le panthéisme n'est pas sans rapport avec la

reconnaissance que « Dieu est tout en tout », mais il oublie une chose : que Dieu est le créateur et que nous sommes des créatures. Le panthéisme est avant tout une erreur ontologique : nous ne sommes pas une partie de Dieu, nous sommes des créatures de Dieu : nous ne sommes rien face à Dieu, et pourtant nous sommes libres face à Dieu. Nous sommes Ses créatures.

D'une erreur ontologique découle une erreur éthique, pratique : négliger le fait que la créature répond à son Créateur. C'est-à-dire qu'il a une responsabilité envers Dieu, envers tout homme, envers la nature.

Renoncer à cette responsabilité, la maladie de « vouloir disparaître dans le tout » (panthéisme) a du mal à prendre dans le mouvement, car elle est loin de notre tempérament. Mais elle a conquis beaucoup de monde en Occident - pensez à la facilité avec laquelle on demande l'euthanasie : la vie est dure, laide, le néant est désirable, se noyer dans le néant devient désirable. Je crains que nous ne commençons nous aussi à en ressentir les symptômes. Je pense à la peur de vivre et de sortir de la maison qui a frappé tant de nos jeunes après la pandémie. C'est une peur qui domine dans nos communautés, mais aussi dans nos paroisses. La peur de vivre que nous ressentons si souvent nous aussi.

« Tout est Dieu ». Nous le lisons dans les laudes du lundi : « Car en Lui nous vivons, nous bougeons et nous existons ». Toute chose, par le fait d'exister, a en commun avec Dieu l'existence, participe de l'existence de Dieu, participe de l'Être.

Se souvenir d'être en Lui, en Sa présence, n'implique pas l'insignifiance du moi, mais la grandeur de tout, donne du poids à chaque parole, comme l'a dit Jésus. La distinction entre moi et Lui ne confond pas mon humanité avec la Sienne, mais marque la possibilité d'un dialogue de ma liberté avec la Sienne, d'une relation – on en parlera plus avant - d'amitié.

C'est la seule façon pour retrouver le courage de soutenir l'espérance des hommes car nous participons à l'être de Dieu sans confusion.

3. Demande d'être et extranéité

Lorsque nous demandons que quelque chose aille dans une certaine direction, qu'un traitement fasse effet, que la personne aimée nous dise oui, lorsque nous demandons de réussir un examen, tout cela est une demande d'être, d'être plus : une demande d'accomplissement, de bonheur.

Et quand une mère demande à son enfant de manger des fruits parce que c'est bon pour lui, qu'est-ce qui est bon pour lui ? Qu'il grandisse, qu'il soit aimé, accompli, heureux ; et en dernier ? Une mère, face aux tristes possibilités que son enfant devra traverser, sait que ce qui lui garantira la possibilité de la joie, c'est la rencontre avec le Christ. Je ne sais pas combien plus la raison de demander de manger des fruits est profonde, mais je crois que statistiquement, elle l'est beaucoup plus que ce que pense la mère elle-même.

N'opposons pas le petit bien avec le grand bien ; aidons-nous mutuellement à nous rappeler - car on peut l'oublier - comment le petit bien progresse vers le grand bien. Si c'est délibérément nié, c'est parce que nous voulons posséder égoïstement l'autre, parce que quelque chose d'étranger s'introduit dans la relation. L'extranéité dépend de la présence de quelque chose de différent par rapport à l'histoire dans laquelle le Mystère s'est manifesté, qui veut contaminer la conscience jusqu'à annuler les faits dans lesquels le Seigneur s'est manifesté et se manifeste. L'extranéité nous incite à vivre comme si aucune rencontre et aucun événement salvateur n'avaient eu lieu dans notre vie. C'est le mensonge suprême.

Pourquoi y cédon-nous ? En termes simples : parce qu'il existe un désordre originel qui s'allie à la culture de notre temps. C'est le mystère du péché originel : le nom que nous pouvons donner à la rébellion contre « Dieu tout en tout ». Cela commence par une réticence à l'égard de la présence du Seigneur (en le mettant de côté dans notre vie) et de Son plan de salut. Puis, si on ne réagit pas, on glisse vers la négation de la rencontre. Nous aussi nous pouvons glisser vers la négation de la rencontre. C'est la tentation de remplacer la présence du Mystère par quelque chose que nous contrôlons et que nous dominons (on parlait de pouvoir). Comme cela s'est

produit aussi pour Jésus dans le désert, mais Lui, Il a gagné en réaffirmant la présence du Père. Le Carême est justement le temps où nous nous convertissons au Seigneur et avec Lui nous vainquons.

Comment combattre cette extranéité ? Avec la familiarité avec le Seigneur rencontré dans notre histoire. Quand j'étais au Brésil, le père Massimo Cenci et le père Giuliano Frigeni m'ont raconté la fois où le père Massimo a eu une première rencontre avec les *indios* : tout le monde s'était rassemblé et tout le monde était attentif, ils semblaient très attentifs, et il est donc revenu triomphant à la maison du PIME (Missions Étrangères *ndt*) en disant : « Beau succès ! Ils sont arrivés de toutes les rivières et ils ont été très attentifs ! ». Le vieux père lui dit : « Demandez-leur ce qu'ils ont compris », alors le père Massimo réunit à nouveau tout le monde et leur pose la question : « Qu'avez-vous compris de ce que j'ai dit ? » Quelqu'un a répondu : « *É o senhor que sabe* » (c'est vous qui le savez), signe qu'il n'avait rien compris ! Alors, le père Massimo est entré en crise et a dit : « Ce que j'ai fait ne sert à rien, je rentre en Italie ». Le père Giuliano ne lui fait aucun discours, il lui dit seulement : « Don Giussani... » et lui répète les noms de tous les amis, en souvenir de ce que le Seigneur a fait dans notre histoire. Alors, le père Massimo change de route et reprend sa relation avec les personnes selon une méthode différente : plutôt que de faire du grand spectacle, il cultive le rapport avec les gens. De là, des vocations sont nées, le mouvement est né, pensez donc, à Manaus ! L'extranéité est vaincue, d'abord, en approfondissant la familiarité avec le Seigneur qui se manifeste dans l'histoire.

Cette familiarité devient alors prière, demande d'être : « Viens, Seigneur Jésus, dans cette circonstance », en étant aidés aussi par des signes objectifs, comme les sacrements, comme l'école de communauté - avec les dix précieuses minutes - et comme la familiarité entre nous, la communion entre nous, notre compagnie vocationnelle, où nous trouvons avant tout le réconfort de la proximité, la clarté du jugement, la pénétration dans le mystère des choses, l'attrait du vrai. Penserions-nous aux choses dont nous sommes en train de parler et que nous sommes en train d'approfondir si notre compagnie n'existait pas ? Dans notre communion, nous trouvons accueil, consolation, pardon, jusqu'à cette grande parole définitive qu'est le mot « miséricorde ».

Venons-en donc à la deuxième partie de cette soirée, avec l'introduction au nouveau texte de l'école de communauté.

« LE CHRIST TOUT EN TOUS »

Après avoir posé, dans la première leçon, la grande question : « Qu'est-ce que Dieu pour l'homme ? », la deuxième leçon aborde l'autre question fondamentale : si Dieu est tout en tout, « comment pouvons-nous le connaître ainsi ? » (p. 3).

La réponse nous vient d'un autre verset de saint Paul, tiré de la lettre aux Colossiens : « Le Christ est tout en tous » (*Col 3, 11*).

Tout d'abord (nous sommes à la page 10), le texte nous offre une citation de saint Maxime le Confesseur. Relisons-là attentivement, mot par mot, notamment parce que Giussani nous dit qu'elle « résume la racine de tout ce que nous pensons et ressentons dans notre conviction de foi ».

Voici donc la citation : « Le Christ est [...] tout en tous, Lui qui enferme tout en Lui, selon la puissance unique, infinie et très sage de sa bonté - comme un centre dans lequel convergent [toutes] les lignes [...] - afin que les créatures du Dieu unique ne restent pas étrangères et ennemies les unes des autres, mais qu'elles aient un lieu commun où elles puissent manifester leur amitié et leur paix » (p. 10). Vous la relirez calmement, attentivement. Les dix minutes passeront rien qu'à méditer sur cette belle phrase de saint Maxime le Confesseur !

Pensez combien ces paroles, en ces jours plus que jamais, mettent des mots sur le cri de notre cœur : « Seigneur, Toi qui es tout en tous, viens ! Viens dans cette circonstance de la guerre ! Toi qui contient tout en toi, viens ! Fais que les créatures du Dieu unique ne restent pas étrangères et ennemies, fais que les peuples en guerre ne restent pas ennemis, qu'aucun des réfugiés ne nous soit étranger ! Donne-nous un lieu, et fais de nous des constructeurs de lieux, où l'amitié et la paix trouvent leur demeure. Amitié et paix ».

1. Nature et destin de l'homme

Mais voyons maintenant comment don Giussani avance dans l'explication du « Christ tout en tous ».

Dans cette leçon aussi, il met la valeur ontologique avant la valeur éthique.

- « Dieu est tout en tout », est la nature des choses, l'être des choses, qui se manifestera pleinement au dernier jour, dans l'objectif final : le Paradis. « Dieu est tout en tout » est le moment final, mais déjà présent dans la réalité depuis l'origine.

- Ainsi, « le Christ tout en tous », dans sa valeur ontologique, exprime le lien entre la personne du Christ et la nature et le destin de tout homme. Il existe un lien entre la personne de Jésus et chaque personne qui naît et vient en ce monde. Pensez-y : il est le lien avec chaque personne qui naît dans ce monde ! Il existe un lien entre le Christ et tous ceux – tous ! - qui naissent ! C'est le sens du dernier discours que Jésus, avant Sa mort, a adressée au Père au Cénacle : « Ainsi, comme tu lui as donné pouvoir sur tout être de chair, il donnera la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (cf. *Jn 17,2*). C'est une vie qui passe en nous à travers le Seigneur, le Christ, l'Être, l'ontologie qui est entrée dans notre histoire.

Dans sa valeur ontologique, le « Christ tout en tous » devient décisif grâce à la conscience de soi de l'homme (et, par conséquent, en raison de sa moralité). « Tout en tous » indique que le Christ est la source originelle, l'exemple ultime et approprié grâce auquel l'homme peut concevoir et vivre sa relation avec tout. « Le Christ tout en tous » nous montre comment vivre notre rapport avec toutes les personnes et avec toute la réalité. C'est la valeur morale du rapport avec le Créateur, l'homme (la créature par excellence), la société et l'histoire.

2. Imiter le Christ

C'est là que don Giussani nous aide à comprendre que, dans son essence, la morale est l'imitation du Christ.

Si pour l'homme la relation avec Dieu est relation avec Jésus, alors la morale, pour l'homme lui-même, est l'imitation du comportement du Christ : Il est le Maître à découvrir, à écouter, à suivre. Comme l'ont fait les deux premiers : « Maître, où demeures-tu ? » « Venez, et vous verrez ». Nous aussi, nous sommes allés à Sa rencontre, nous nous sommes ouverts en grand et nous avons vu.

Giussani ajoute : le Christ continue dans l'histoire, dans tous les temps, dans le mystère de l'Église. Ce « Maître, où demeures-tu ? » s'est produit pour nous à travers l'Église, une compagnie qui nous a rejoints et nous rejoint aujourd'hui : l'Église avec ses capillaires. Pour cette raison, l'invitation à imiter le Christ s'adresse à tous les hommes, mais au départ à nous, les baptisés, comme l'indique authentiquement l'Église.

À ce point-là, il nous rappelle la valeur de l'autorité, avec des mots sur lesquels nous devons nous arrêter maintenant. Je lis un passage de la page 29 : « Par conséquent, du point de vue institutionnel, l'autorité [il vient de mentionner l'autorité du Pape] est la forme contingente utilisée par la présence de Jésus ressuscité comme expression agissante de son amitié avec l'homme, avec moi, avec toi, avec chacun de nous. C'est l'aspect le plus impressionnant du mystère de l'Église, qui touche le plus l'amour-propre de l'homme, la raison même de l'homme » qui voudrait dominer l'univers entier. Le Seigneur se sert du pêcheur de Galilée pour être le point de référence de l'unité et du jugement.

Si donc, la morale pour l'homme est d'imiter le Christ, le comportement du Christ, don Giussani se pose à ce moment-là (p. 12) la question qu'il développera tout au long de la leçon : quel est le comportement du Christ envers Dieu, envers l'homme, envers la société, envers l'histoire ? Je vais donc reprendre ces quatre points de manière synthétique afin d'en aider la lecture.

1. Le comportement de Jésus envers Dieu

Ce premier point correspond aux paragraphes 3 (Dieu est Père), 4 (Le comportement de Jésus envers le Père) et 5 (De l'amitié, la morale).

Le trait fondamental de l'être de Jésus est la reconnaissance que Dieu est Père. Tout l'Évangile est parsemé de passages qui nous parlent de cette conscience que le Christ a du Mystère : « Dans la conscience de Jésus vit la totalité de l'envahissement du Père, du "Dieu qui est tout en tous" » (p. 12).

De ce Mystère comme Père, Jésus souligne (pp. 13-14)

- a) la puissance créatrice : le Créateur
- b) la perfection suprême
- c) le facteur suprême : la miséricorde.

Notez bien ce que ces trois attitudes de Jésus signifient pour nous qui sommes appelés à imiter Jésus :

- a) Imiter Jésus en reconnaissant le Père en tant que Créateur signifie vivre la religiosité de chaque geste. C'est l'offrande : la valeur du rapport entre moi et toute réalité de la vie est le Christ.
- b) Être parfaits comme le Père, ne se produit dans l'homme que comme une grâce. Ce qui guide la moralité est donc la demande sincère de cette grâce : c'est, en somme, dans la morale, la prévalence de la demande et de la mendicité sur le succès de l'intention (p. 14).
- c) Enfin, Jésus est venu révéler pleinement que le rapport que le Mystère a envers sa créature est amour et, donc, *miséricorde* (p. 15). Giussani dit : « La miséricorde [...] indique la position du Mystère à l'égard de toute faiblesse [nous sommes fragiles et Lui nous rejoint à travers Sa miséricorde], de toute erreur et de tout oubli humain : Dieu, face à tout crime de l'homme, l'aime » (p. 15).

Face à cela, quel est alors le comble de notre moralité ? La reconnaissance et l'acceptation de cette miséricorde. « On ne peut mendier auprès de Dieu le Père que comme abandon à une miséricorde » (p. 15).

C'est à ce moment-là, qu'il introduit le mot « amitié ». L'amitié, un mot que l'on retrouve également dans la proposition de modification des statuts des *Memores*, est un point fondamental dans toute notre vie.

La valeur suprême de l'amitié était un thème qui tenait à cœur à don Giussani dans ces années-là. Voilà pourquoi « Toi, ou de l'amitié » est devenu le thème des exercices de 1997, un thème qui, par ailleurs, sera repris dans le titre d'un livre de don Giussani qui sortira quelques mois plus tard.

Le comportement de Jésus avec le Père, qui est reconnaissance et acceptation du Mystère comme miséricorde, représente « *l'accomplissement suprême de l'amitié* » (p. 15).

La relation de Jésus avec le Père est une amitié. L'amitié implique la réciprocité : l'initiative vient de Dieu, mais le Fils répond au Père. « Jésus en tant qu'homme reconnaît et accepte d'être Lui-même la miséricorde du Père. Il accepte donc de mourir : "Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font". De même que pour l'homme Jésus, l'obéissance au Père représente la source et le sommet de la vertu, de même, pour l'homme, la morale naît [comme amitié] comme une sympathie dominante, irrésistible, pour une personne présente : pour Jésus [Comment peut-on ne pas s'arrêter sur ces mots ?] Au-delà de tout - attraction, douleur, crime - l'attachement à Jésus prévaut. La moralité de l'homme naît ainsi de l'amitié avec Dieu comme Mystère et donc avec Jésus, par qui et en qui le Mystère se dévoile, se révèle et se communique.

La véritable amitié est toute relation dans laquelle le besoin de l'autre est partagé dans son sens ultime, c'est-à-dire dans ce destin auquel éveille tout besoin [amitié dans laquelle le destin est impliqué] et qui constitue le terme de la soif et de la faim de l'homme. Pour l'homme, l'acceptation de l'amour qui s'exprime dans la volonté de Dieu, du Mystère qui, en se faisant homme en Jésus, accepte la mort, sa mort pour tous ses enfants, est la source de la morale [parce qu'Il nous a aimés jusqu'au bout, et ceci est le point de départ de notre morale], qui naît en effet comme amitié avec Dieu. [...] Il accepte ce Mystère qui se communique à lui [...] pour tout homme, la morale naît comme une amitié avec lui, avec Dieu en Jésus » (p. 15). Comme c'est beau ! On a vraiment envie de continuer à lire, alors attardons-nous sur ces pages, sur ces mots. Giussani dit encore : « La morale naît de l'amitié avec Dieu en tant que Mystère, et donc avec Jésus. La relation de l'homme avec Dieu en tant que Mystère et donc avec Jésus commence et s'accomplit, dans toute sa grandeur, sa simplicité, sa vérité et sa sécurité, dans le *oui* de saint Pierre à Jésus, qui lui demandait : "Simon, m'aimes-tu ?". [...] Par conséquent la morale, pour le chrétien, est une *adhésion amoureuse* » (p. 15).

Toute relation d'amitié est donc, précisément, un don que nous recevons, un don auquel nous répondons. C'est comme la rencontre avec le mouvement : nous la recevons comme un don et nous y répondons avec notre « oui ». « Simon, m'aimes-tu ? », « Tu sais que je t'aime ».

Par don, dans le temps, dans chaque relation, le besoin de l'autre est partagé dans son sens ultime, c'est-à-dire dans ce destin auquel chaque besoin éveille et qui constitue le terme de la soif et de la faim de l'homme (p. 15).

Dans l'assemblée qui suit la leçon, il y a une page sur l'amitié qui est trop belle pour ne pas la relire ensemble (p. 26) :

« Le plus sublime dans une attitude morale comme celle que le Christ nous enseigne, c'est que toute action, en tant que relation avec Dieu, avec Jésus, avec l'humanité de l'individu et de la société, est amitié. Car, soit toute relation humaine est une amitié, soit elle est manquante, déficiente, c'est un mensonge. [...] Toute relation est amitié dans la mesure où elle est un don, dans la mesure où elle représente où elle a la possibilité d'être un don, qui nous vient de Dieu, ou du Christ, ou de l'Église, ou de l'histoire de l'homme : c'est un don, l'amitié, que nous accueillons [...], que nous acceptons. Et le fait d'accepter et d'accueillir ce cadeau rend réciproque l'amour que le donateur possède, qu'il exprime : l'accepter est l'amour que nous manifestons à celui qui nous a fait le don. En ce sens, l'amitié est une réciprocité de don, d'amour, car pour un être créé, tel que l'homme, la forme suprême de l'amour pour Dieu est d'accepter d'être fait par Lui, d'accepter l'être, d'accepter l'être que l'on ne possède pas : il est donné ».

Comprenez-vous la différence entre le panthéisme et le christianisme ?

2. Le comportement de Jésus envers l'homme

Nous sommes au paragraphe 6 : Lumière, force et aide pour l'homme (p. 16).

Don Giussani résume ici le comportement de Jésus envers l'homme, sa façon de partager notre vie, en trois mots : lumière, force et aide.

a) Jésus est source de **lumière**, c'est-à-dire de clarté et de vérité (p. 16).

Les valeurs qui nous permettent de juger sont celles qui nous viennent de Jésus dans la mesure où il est Présence maintenant : de la communauté de l'Église à laquelle on appartient, qui est l'aspect visible de Son visage.

« Écouter la voix de l'autorité, donc du Pape et des actes officiels de l'Église, est en quelque sorte l'antidote à l'imprégnation des slogans des médias de masse » (p. 16).

b) Jésus est source de **force** : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Ici, revient le thème de la mendicité : nous sommes mendiants, et la forme de la mendicité illuminée par le Christ sont les sacrements, forme suprême de prière.

c) Jésus est source d'aide : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». C'est ainsi, que pour nous, les relations avec les autres, en Jésus, sont partage. L'âme secrète de toute relation et de toute amitié est vouloir le destin de l'autre, accepter que l'autre veuille mon destin. L'amitié, en termes chrétiens, est amitié fraternelle, c'est l'amitié la plus familière.

3. Le comportement de Jésus envers la société

Cela correspond à la première partie du paragraphe 7 : Au cœur de l'histoire du monde : œcuménisme et paix (de la p. 18 à la p. 21).

Les passages concernant le comportement de Jésus envers la patrie, envers le pouvoir politique, envers l'histoire sont très suggestifs, un comportement qui a pour objectif final la génération d'un peuple à travers la vie de la communauté. C'est ainsi que se réalisent l'œcuménisme et la construction de la paix. Don Giussani ne s'arrête pas, pourrait-on dire, au « privé », aux relations avec l'autre. Il nous met en face au comportement de Jésus vis-à-vis de la société, jusqu'au niveau des institutions : jusqu'à nous parler de patrie et de pouvoir politique, de construction d'un peuple, de construction de la paix.

Quelle valeur revêt cette globalité dans la conjoncture historique que nous vivons !

a) Tout d'abord, donc, l'amour à la patrie, au peuple de cette patrie. Pensons au moment où Jésus, « dans la splendeur de l'or du temple illuminé par le soleil couchant, sanglote devant le sort de sa ville », la ville qui allait le tuer quelques semaines plus tard. Don Giussani dit : « Une pitié comme celle d'une mère qui s'agrippe à son fils pour ne pas le laisser partir dans le danger mortel vers lequel il se dirige ». C'est pourquoi, à l'imitation du Christ, l'amour de la patrie « est une implication profonde de la *pietas* chrétienne. Mais il l'est dans la mesure où la patrie est en fonction du bien-être terrestre et du bien éternel de toute l'humanité » (p. 18).

b) Deuxièmement, l'attitude de Jésus vis-à-vis du pouvoir politique. Elle n'est pas méprisée, mais « une positivité sur terre n'est possible qu'en fonction d'un univers, en fonction de chacun dans le monde » (p. 18).

N'est-ce pas une lumière sur ce temps ?

4. Le comportement de Jésus envers l'histoire

Ce point est explicité dans la deuxième partie du paragraphe 7, qui commence au début de la p. 19.

Il y a un passage splendide dans le texte : « De même que pour Jésus le sens de l'histoire était l'accomplissement de la volonté du Père [...], pour l'homme le sens de l'histoire est [...] la gloire humaine du Christ ; imiter Jésus, c'est donc vivre le but de chaque action [...] [pour] la gloire humaine du Christ » (p. 19).

C'est aussi simple que cela. C'est pourquoi, je ne cesse de parler de mes rencontres avec les novices qui ont fait leur profession, de notre amie qui va chez la coiffeuse, qui est impressionnée, et si elle est impressionnée (« J'aimerais être comme toi ! »), c'est cela la gloire humaine du Christ qui se manifeste. Imiter Jésus, suivre le Seigneur, rester en rapport avec Lui, c'est vaincre face à toute tentative du pouvoir.

Cela s'appelle le témoignage (p. 19). Le témoignage « est le phénomène par lequel les hommes reconnaissent - par une grâce puissante [...] - de quoi est faite la réalité, de quoi sont faits les hommes et les choses : tout cela est fait du Christ, et ils le crient à tous, ils le démontrent par leur existence, par leur manière transformée de vivre » (p. 19).

Notre vie « mérite », c'est-à-dire qu'elle est proportionnée à l'éternel, dans la mesure où elle vit cette mémoire du Christ. C'est cette mémoire qui éduque l'engagement inéluctable du chrétien « au service de la communauté humaine jusqu'à la culture, l'économie et même la politique » (p. 20).

Le résultat de cette œuvre sont l'œcuménisme et la paix (nous avons été témoins de l'éclosion de ce miracle tant de fois dans nos œuvres, dans notre histoire ; combien semblent-ils nécessaires dans cette société divisée qui est la nôtre, fragilisée par la pandémie et la guerre !) Œcuménisme et paix : le principe de toute relation est « la réalisation d'une amitié, dans laquelle l'histoire humaine trouve son meilleur soutien » (p. 20).

L'amitié chrétienne participe à la génération d'un peuple. Don Giussani le décrit ainsi : « C'est l'événement d'une conception de la vie, d'un sens de réalité, d'une honnêteté face aux circonstances, d'une réponse intense face à une provocation, selon une vision et selon une perception de son propre destin de vérité et de bonheur » (p. 20). C'est notre plus grande contribution à l'histoire.

La violence du pouvoir essaiera toujours de détruire ce peuple, nous devons en tenir compte. Don Giussani conclut ce passage en affirmant que « le Mystère comme miséricorde reste le dernier mot, même sur toutes les vilaines possibilités de l'histoire » (p. 21).

LE CHRIST VIE DE LA VIE

La dernière partie du texte d'aujourd'hui est celle où don Giussani, qui avait suivi les exercices dans les coulisses, prend directement la parole et répond aux questions « de vive voix », en direct. Ce sont des pages extraordinaires, qui nous permettent de reprendre de manière synthétique et d'éclairer d'un jour nouveau le contenu des leçons écoutées la veille. Je vous confie la lecture attentive de ces pages.

Je me permets seulement de vous faire une proposition. Parmi les réponses, il y en a une qui est comme une grande prière que don Giussani fait (elle est page 27). Don Giussani révèle, comme dans un moment d'extraordinaire confiance, ce qu'est, qui est le Christ pour sa vie. Eh bien, dans les prochaines semaines, répétons ces paroles : répétons-les souvent, si possible tous les jours. Au début, nous aurons du mal, nous pourrions ressentir une certaine hésitation, un certain sentiment d'artificialité. Mais lentement, ces paroles se fraieront un chemin en nous, elles deviendront plus sincères, plus vraies. Parce qu'elles sont vraies et qu'elles sont nôtres : elles sont vraies pour toi comme elles le sont pour don Giussani. Alors, je vous les relis, comme le premier maillon d'une longue chaîne :

« Je conclus cette exposition [qui culmine avec les paroles sur la miséricorde du Père envers nous et donc sur l'origine de notre devoir dans l'histoire] de mes préoccupations en disant [ce passage, à mon avis, est vraiment comme celui d'un père de l'Église !] : Christ, c'est le nom qui indique et définit une réalité que j'ai rencontrée dans ma vie. Je l'ai rencontrée : j'en ai entendu parler pour la première fois quand j'étais enfant, quand j'étais jeune, etc. On peut devenir grand et bien connaître ce mot, sans bien souvent qu'il soit rencontré, qu'il soit vraiment expérimenté comme présent ; alors que le Christ a rencontré ma vie, ma vie a rencontré le Christ précisément pour que j'apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé. [...] Le Christ, vie de la vie, certitude d'une destinée bonne et compagnon pour la vie quotidienne, compagnon familial qui transforme en bien : voilà Son efficacité dans ma vie » (pp. 27-28).

Merci pour votre attention. Nous ne cesserons jamais de rendre grâce pour ce don qui est arrivé dans notre vie : « Le Christ tout en tous ».

Prosperi

Merci, don Filippo, car tu as fait un travail remarquable. Je crois que nous aurons, nous aussi, beaucoup de travail à faire.

École de communauté. Jusqu'aux exercices de la Fraternité, nous travaillerons sur la partie de *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* présentée ce soir : « Le Christ tout en tous » (pp. 10-29). Au cours des exercices, nous annoncerons le contenu et les modalités du travail de l'école de communauté à partir du mois de mai.

Enfin, regardons ensemble la vidéo de l'affiche de Pâques, disponible sur le site internet et les réseaux sociaux de CL.

[*projection de la vidéo*].

Les phrases de l'affiche sont du pape François et de don Giussani :

« Sa résurrection n'est pas un fait relevant du passé ; elle a une force de vie qui a pénétré le monde. Là où tout semble être mort, de toutes parts, les germes de la résurrection réapparaissent. C'est une force sans égale. Il est vrai que souvent Dieu semble ne pas exister : nous constatons que l'injustice, la méchanceté, l'indifférence et la cruauté ne diminuent pas. Pourtant, il est aussi certain que dans l'obscurité commence toujours à germer quelque chose de nouveau, qui tôt ou tard produira du fruit. Dans un champ aplani commence à apparaître la vie, persévérante et invincible » (Pape François).

« *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé. Le Christ est un homme qui a vécu il y a deux mille ans comme tous les autres, mais qui, ressuscité d'entre les morts, avec l'invasion en Lui de la puissance du Mystère, duquel il participe dans sa nature, nous saisit jour après jour, heure après heure, action après action. » (Luigi Giussani).

Pour conclure, je remercie, en mon nom personnel et au nom de vous tous, monseigneur Santoro pour l'aide qu'il nous a apportée et je lui souhaite, ainsi qu'à vous tous, un bon chemin dans l'attente de Pâques.

Je salue tout le monde, présents et connectés.

Veni Sancte Spiritus